

Michel Laporte d'après Virgile

12 récits de l'Énéide



Flammarion jeunesse

*// Je chante les combats et l'homme
qui, banni de Troie par le sort,
vint le premier en Italie.
Longtemps sur terre et sur mer,
il fut malmené par la puissance
des dieux, à cause de la colère tenace
de la cruelle Junon. //*

Dès 11 ans

Les plus belles lectures du collège

Une introduction parfaite pour se plonger dans l'histoire et la civilisation romaines, à travers des textes magnifiques et bouleversants : le cheval et la prise de Troie, les amours malheureuses de la belle Didon, la descente d'Énée aux Enfers, les combats...

+ des informations à découvrir à la fin du livre

Illustration de couverture de Fred Sochard.

12 RÉCITS DE
L'ÉNÉIDE

© Flammarion, 2010
© Flammarion pour la présente édition, 2019
87, quai Panhard-et-Levassor – 75647 Paris Cedex 13
ISBN : 978-2-0814-9461-9

RÉCITS ADAPTÉS PAR MICHEL LAPORTE

12 RÉCITS DE L'ÉNÉIDE

Illustrations de Fred Sochard

Flammarion jeunesse



Chapitre 1

LIVRE I - Énée arrive à Carthage

*Arma uirumque cano, Troiae qui primus ab oris
Italiam, fato profugus, Lauiniaque uenit
litora, multum ille et terris iactatus et alto
ui superum saeuae memorem Iunonis ob iram.*

Je chante les combats et l'homme qui, banni de Troie par le sort, vint le premier en Italie, au rivage de Lavinium. Longtemps sur terre et sur mer, il fut malmené par la puissance des dieux d'en haut, à cause de la colère tenace de la cruelle Junon.

Longtemps, aussi, il a dû souffrir les maux de la guerre avant de pouvoir fonder une ville et installer ses dieux dans le Latium. De lui sont sortis le peuple romain, les ancêtres albains et les murailles de Rome la forte.

Muse ! rappelle-moi, à présent, pourquoi la reine des dieux a soumis ce héros pourtant réputé pour

sa piété à mille tourments et à mille dangers. Naît-il autant de haine au cœur des immortels ?

Il y avait une ville antique, Carthage, fondée par des colons de Tyr, qui se dressait sur la rive africaine et, de loin, regardait l'embouchure du Tibre. Elle était riche et puissante, redoutable par son ardeur guerrière. On dit que Junon la préférait à toutes les autres, qu'elle y avait ses armes et son char, qu'elle voulait en faire la souveraine de la Terre.

Seulement Junon avait entendu cet arrêt du Destin : un peuple issu du sang troyen renverserait un jour les remparts de Carthage et ruinerait la Libye. Dans cette crainte, la déesse avait ardemment livré combat aux côtés des Grecs sous les murailles de Troie. Ensuite, sur les mers, elle avait poursuivi impitoyablement tous ceux qui avaient échappé à la fureur des vainqueurs. Et, depuis des années, la flotte de ces malheureux pourchassés en tous sens errait sans fin sur les mers.

Ils venaient pourtant de quitter enfin les rives de la Sicile et, fendant l'eau noire de leurs proues d'airain, leurs vaisseaux faisaient route vers la haute mer quand Junon les vit partir.

Aussitôt, elle se désole :

— Je ne peux pas m'opposer aux arrêts du Destin, je le sais. Mais, du moins, puis-je empêcher les Troyens d'arriver au terme de leur quête aussi

vite. Sinon, toute épouse et sœur de Jupiter que je suis, qui redouterait ma puissance et voudrait adorer ma divinité ?

En ruminant de sombres pensées, la déesse se rend dans le pays d'Éole, la patrie des nuages. C'est là, dans une vaste caverne, que le roi des vents tient prisonnières les bruyantes tempêtes qui grondent d'être ainsi enfermées. Assis sur un roc élevé, Éole la voit venir et l'entend bientôt lui demander :

— Ô roi des vents ! une race qui est mon ennemie vogue sur la mer Tyrrhénienne en transportant les dieux pénates de Troie. Déchaîne la colère des vents, brise et noie leurs vaisseaux, couvre la mer de leurs débris ! C'est à toi, en effet, que le père des dieux a confié le pouvoir de soulever les flots !

— Reine, répondit simplement Éole, c'est à toi d'ordonner et à moi d'exécuter tes ordres car je tiens mon pouvoir de ton bon vouloir et de celui de Jupiter, ton époux.

Il dit et, du plat de sa lance, frappe le flanc de la montagne qui abrite la caverne. Par le large trou qu'elle y perce, les vents se ruent dehors en bataillons tumultueux puis se répandent en soufflant avec fureur. L'Eurus, le Notus et l'Africus, lourds d'orages, soulèvent les flots profonds et précipitent l'onde à l'assaut des rivages.

Alors s'élèvent les cris d'angoisse des pilotes tandis que craquent les mâts et que vibrent les

cordages. Une épaisse nuée cache le ciel et le jour aux yeux des Troyens. L'ombre recouvre tout, le firmament tonne, des éclairs sillonnent l'espace, promettant aux malheureux marins une mort prochaine.

Énée, les membres glacés, gémit et, tendant les mains vers le ciel, s'écrie :

— Ô trop heureux ceux qui sont tombés morts près des remparts de Troie sous les yeux de leurs parents ! Ah ! que n'ai-je péri aux côtés d'Hector, de Sarpédon et de tous ces héros qui reposent aujourd'hui dans les plaines d'Ilion !

Tandis qu'il parle ainsi, l'Aquilon s'engouffre dans la voile et lance vers les astres des montagnes d'eau. Les rames se rompent. Trois navires sont jetés sur des rochers cachés sous la surface, trois autres se brisent – spectacle affreux ! – sur des récifs. Une nef qui transportait les Lyciens est assaillie par une vague monstre. Elle tourne trois fois sur elle-même avant d'être entraînée par un tourbillon dans des abîmes sans fond. Déjà plusieurs autres navires, vaincus par la tempête, voient leurs flancs se disjoindre, laissant passage à l'eau ennemie qui s'y engouffre de toutes parts.

Cependant, au tumulte des flots, Neptune s'aperçoit que la tempête est déchaînée. Gravement contrarié, il promène son visage à la surface de la mer et voit les vaisseaux d'Énée qui fuient la colère

des vents. Il comprend aussitôt que c'est l'œuvre de sa sœur. Il appelle Eurus et Zéphyr et laisse éclater sa colère :

— D'où vous vient votre audace, vents rebelles ! Comment osez-vous soulever la masse des flots sans mon ordre ? Filez dire à votre maître que c'est à moi qu'appartient l'empire des océans, pas à lui !

Sur quoi, il apaise les vagues, disperse les nuages et ramène le soleil. De son trident il aplanit les ondes, dégage les vaisseaux restés coincés sur les récifs.

Les Troyens, quoique rompus, s'efforcent de rejoindre le rivage le plus voisin, qui est celui de la Libye. Ils trouvent une baie profonde qui forme un port naturel ; la mer fatiguée s'y repose en silence. Là, Énée rassemble ses navires et les compte : sur les vingt qu'il avait en quittant les bords de Troie, sept seulement lui restent. Ce sont ceux qui ont pu résister à la tempête.

Pendant que ses hommes, qui ont gagné la rive tant espérée, reposent sur le sable leurs membres las mouillés d'eau salée, Énée escalade un haut rocher et promène sur le large un regard inquiet. En vain y cherche-t-il les vaisseaux manquants. Comprenant qu'ils ont été victimes de la fureur des éléments, il regagne tristement la plage et s'adresse à ses compagnons en ces termes :

— Mes amis, ce n'est pas d'aujourd'hui que nous connaissons des malheurs, et nous en avons connu de plus grands. À travers hasards et dangers, nous progressons vers la terre paisible où nous relèverons la splendeur de Troie. Et qui sait, peut-être qu'un jour nos aventures nous deviendront de plaisants souvenirs.

En parlant, il fait bonne figure et ses compagnons, rassurés, s'activent à la préparation du repas.

Quand ils se sont tous rassasiés, qu'ils ont éteint leur soif avec du bon vin vieux, ils demeurent longtemps assis à évoquer leurs compagnons dont ils veulent espérer, quoique sans trop y croire, qu'ils sont encore en vie, sous d'autres cieux. Puis le sommeil vient faire taire leurs plaintes et leurs soupirs.

Le lendemain, dès que la douce lumière du jour a dissipé les ténèbres, le pieux Énée décide de reconnaître la côte où les vents l'ont jeté. Est-elle déserte ? Habitée seulement par des bêtes sauvages ou aussi par des hommes ? Il cache les vaisseaux dans un creux de rochers que dissimulent de hauts arbres puis, accompagné du seul Achate, se met en marche vers l'intérieur des terres.

Au milieu de la forêt, sa mère, Vénus, se présente à ses yeux sous les traits d'une toute jeune fille. L'arc léger des nymphes chasseresses pend à son

épaule, ses cheveux dansent au vent et, sur son genou nu, un nœud retient haut sa robe flottante.

— Jeunes gens, leur demande-t-elle, n'auriez-vous pas, par hasard, rencontré une de mes sœurs ?

— Nous n'en avons vu ni entendu aucune, lui répond Énée sans la reconnaître. Sans doute es-tu une nymphe ou une déesse, mais, qui que tu sois, aide-nous, je t'en supplie ! Dis-nous quels sont ces lieux où nous errons et qui sont leurs habitants.

— Vous voyez ici le royaume de Carthage, répond la déesse, dont la capitale fut bâtie par des Tyriens. Plus loin se trouve l'empire des Libyens, prompts à la guerre. Didon qui gouverne la ville a dû quitter les rivages de Tyr pour fuir un frère perfide et cruel. Si longue fut la suite de ses malheurs que les exposer tous exigerait un long récit mais je vous les dirai brièvement.

Sichée, le plus riche des Tyriens, était l'époux de Didon, et cette dernière l'aimait très tendrement. Seulement, sur Tyr régnait le cruel Pygmalion, le frère de Didon. La Discorde survint entre les deux hommes et, sans respect pour les lois sacrées des dieux, le roi attira son beau-frère dans un lieu secret du palais et, l'y surprenant sans défense, l'égorgea. Après quoi, il cacha son horrible forfait.

Longtemps, il abusa par des mensonges la malheureuse Didon qui attendait, tremblante, le retour de l'époux. Une nuit, cependant, Sichée lui apparut

en songe, le visage d'une terrible pâleur ; il montra son cou ensanglanté et révéla qu'il était mort. Il lui conseilla de quitter au plus vite sa patrie et, pour rendre cette fuite plus facile, lui révéla où étaient enterrés les grands trésors que l'avare Pygmalion amassait depuis longtemps.

Dans son effroi, Didon ne perdit pas un instant. Elle gagna à sa cause tous ceux que la tyrannie de Pygmalion ulcérait, s'empara de navires prêts à appareiller, déterra l'or et fit mettre à la voile, avec ses partisans.

C'est ici qu'elle a abordé et acheté autant de terres que la peau d'une vache a pu en enserrer. Ici, qu'elle a fait édifier la puissante Carthage dont vous verrez les hauts remparts un peu plus loin.

Maintenant, hâtez-vous, car je sais que les navires dont vous déplorez la perte ne sont pas perdus. Déjà ils entrent au port, semblables à une escadre de beaux cygnes blancs. Et je crois aussi que la reine Didon ne vous sera pas hostile.

Elle dit, et, tournant la tête, fait briller son cou de roses ; une odeur d'ambrosie s'exhale de sa chevelure dénouée tandis qu'elle disparaît à leurs yeux.

Énée la reconnaît alors et s'exclame :

— Cruelle ! Pourquoi ne m'est-il pas donné de mettre mes mains dans les tiennes et, sans déguisement, de t'entendre et de te parler ?

Tandis qu'il se plaint ainsi, lui et Achate ont repris la marche vers Carthage. Vénus alors les enveloppe d'un nuage impénétrable qui les rend invisibles.

Déjà ils ont gravi le coteau qui domine la ville et d'où ils découvrent ses tours et ses murailles. Énée contemple la masse impressionnante de cet édifice, les portes, les rues et les places bien tracées. Il admire l'activité des Carthaginois : les uns ouvrent de nouvelles voies, d'autres augmentent la hauteur de la citadelle, élèvent des murs, érigent de hautes colonnes, roulent d'énormes pierres. Ils apparaissent pareils aux abeilles, quand le printemps est de retour et que, sous le ciel redevenu pur, elles s'activent fébrilement dans les campagnes fleuries.

À l'endroit même où se dresse Carthage existait primitivement un bois sacré. C'est là que les fuyards tyriens s'arrêtèrent d'abord, après avoir longuement navigué à la merci des flots et du vent. Didon y a fait bâtir un temple immense dédié à Junon, la reine des dieux, et l'a orné des plus riches offrandes. En haut des marches que couronne un seuil d'airain se dressent d'énormes et hautes poutres. Elles soutiennent une lourde porte de bronze.

Alors qu'ils admirent en silence les habiles peintures qui ornent les murs du sanctuaire, Didon y arrive à son tour, éclatante de beauté, et suivie d'un

imposant cortège de jeunes gens. Telle paraît Diane sur les rives de l'Eurotas, suivie de la foule des nymphes, telle marche Didon au milieu de son peuple, hâtant son travail par ses encouragements.

Près du temple se dresse un trône surélevé où elle s'assoit. C'est là qu'elle a l'habitude de s'installer pour rendre la justice et donner ses lois à ses sujets. Mais à peine a-t-elle commencé de répartir les tâches entre ses hommes qu'Énée voit paraître Anthée et Sergeste et le vaillant Cloanthe, et d'autres Troyens qu'il avait crus perdus, engloutis par les gouffres marins.

À cette vue, le héros s'étonne et, comme Achate, il se réjouit. Il se sent impatient d'aller vers eux et de les serrer dans ses bras mais la crainte le retient. Il veut d'abord savoir comment ils seront reçus.

Immobile, Énée les voit s'avancer en hommes libres au milieu des clameurs de la foule. C'est Ilioonée, le plus âgé de tous, qui prend la parole en leur nom :

— Ô reine ! accueille de malheureux Troyens jouets des vents sur toutes les mers et vois nos infortunes d'un œil favorable. Crois-le, la violence n'est pas dans nos esprits. Nous n'avons aucune mauvaise intention. Épargne à nos vaisseaux la flamme qui pourrait les détruire et permets-nous, au contraire, de les tirer à sec, sur le rivage, et de couper dans les forêts les arbres nécessaires pour les réparer.

Nous avons pour roi Énée, que nul homme n'égalé pour la valeur et la piété. S'il est encore en vie, il te sera reconnaissant de nous avoir accordé l'hospitalité. Si tel n'est pas le cas, et si son jeune fils, Iule, qui est notre espoir après lui, a aussi cessé de vivre, laisse-nous ensuite repartir vers les rives de la Sicile où nous comptons des amis et des alliés.

Il dit, et les Troyens qui l'accompagnent manifestent leur approbation. Cependant Didon baisse les yeux et répond :

— Troyens, cessez de craindre ! Les dangers qui menacent une ville naissante rendent nécessaires des précautions quand des étrangers paraissent. Mais qui ne connaît pas le noble Énée ? Qui n'a pas entendu parler de Troie, de sa puissance et des incendies allumés par une guerre mémorable ? Autant que je le pourrai, je vous aiderai, soit que vous vouliez repartir ou que vous préféreriez vous fixer ici, avec moi. Confiez sans crainte vos navires au rivage. Je regrette seulement que votre chef n'ait pas touché la côte en même temps que vous. Mais j'enverrai des hommes fouiller le rivage et, qui sait, peut-être le retrouveront-ils.

À ces paroles qui le rassurent, Énée se sent impatient de sortir de la nuée qui le cache. Au reste, Achate l'y incite :

— Seigneur, nous voici rassurés sur le sort de nos compagnons. À l'évidence il nous manque seu-

lement un bateau, celui que nous avons vu couler, ce qui confirme les propos de votre mère. Quant à nous montrer à la reine, nous pouvons le faire sans péril.

Le nuage qui les enveloppait se dissipe alors tout d'un coup ; Énée apparaît, resplendissant d'une vive lumière. D'un souffle divin, en effet, sa mère a orné sa tête d'une belle chevelure, paré son visage d'une merveilleuse jeunesse, rempli ses yeux d'une grâce irrésistible. Il s'avance, pareil dans sa démarche à un immortel, et s'adresse à la reine en ces termes :

— Je suis Énée, celui que tu voulais faire chercher ! Ainsi, noble reine, tu prends pitié de nous, pauvres Troyens, en nous offrant une patrie dans ta ville ! Reconnaître à son prix un tel bienfait, ô Didon, dépasse notre pouvoir, mais tant que les fleuves se jetteront dans la mer et tant que le ciel alimentera le feu des astres, ta gloire et ton nom vivront parmi nous, quel que soit le pays où le Destin m'aura appelé !

— Ainsi, tu es Énée, répond la reine. Depuis longtemps je connais ton nom, celui de Troie, et les fléaux qu'elle a subis. Sois le bienvenu en nos demeures avec tes amis. Ayant été moi-même la victime des coups du Destin, j'ai appris à secourir les malheureux !

Sur ces mots, elle mène Énée et les Troyens dans son palais. En même temps, elle fait apporter aux

hommes restés sur le rivage vingt taureaux, cent porcs énormes, cent agneaux gras et, en abondance, les présents de Bacchus, le dieu qui fait naître la joie.

Dans le palais, le banquet d'accueil se prépare aussitôt avec un luxe royal. Les tables sont dressées sur de riches tapis de pourpre. Dessus brillent les vases d'argent et les coupes d'or où sont gravés les hauts faits des illustres ancêtres de Didon.

De son côté, sans plus tarder, Énée envoie Achate jusqu'aux vaisseaux, avec mission d'en ramener son fils, Iule, l'unique objet de sa sollicitude. Achate s'empresse d'obéir et prend le chemin du rivage. Toutefois Vénus a imaginé un autre plan. Elle demande à son autre fils, Cupidon, de prendre la place de son petit-fils et d'embraser Didon des feux de l'amour. En effet, elle redoute les Tyriens qu'elle sait habiles aux doubles discours, et elle craint que la reine ne change d'humeur sous l'influence de l'implacable Junon.

— Va, dit-elle à l'Amour, enflamme la reine de passion pour Énée afin qu'elle ne change pas ses sentiments bienveillants à son égard. Pour cette nuit, emprunte les traits du petit Iule et lorsque, au cours du banquet, Didon te prendra sur ses genoux pour te donner un baiser, distille en secret ton poison trompeur dans ses veines.

Fidèle aux ordres de sa chère mère, l'Amour, conduit par Achate, vient au palais. Déjà, dans la

salle des banquets, Didon est allongée sur un lit d'or magnifiquement orné. Énée et les Troyens s'installent sur les couches de pourpre. Des esclaves versent l'eau sur les mains des convives et présentent les linges pour qu'ils les essuient. Cent jeunes hommes et cent jeunes filles commencent à déposer les mets sur les tables ainsi que les corbeilles pleines de pain, présent de Cérès. Les Carthaginois entrent à leur tour en foule et prennent place auprès des invités d'honneur.

Ils admirent en Iule l'ardent visage du dieu et sa feinte douceur. Didon surtout, l'infortunée Didon, ne peut détacher son regard du garçon qui, après s'être suspendu au cou de son père, tourne vers elle son aimable visage. Elle l'appelle, le presse à son tour sur son sein, sans savoir, la malheureuse, quel dieu terrible elle embrasse ainsi. Car lui, de son côté, fidèle à la promesse faite à Vénus, efface progressivement du cœur de la reine le souvenir de Sichée et y fait glisser un sentiment qu'elle n'a pas éprouvé depuis longtemps.

Après quoi, le repas achevé, la reine fait apporter le vin. On en verse dans le vaste cratère enrichi de pierreries qui servit autrefois aux puissants rois tyriens. Aux lustres suspendus au plafond brillent mille flambeaux qui éloignent les ombres de la nuit.

Alors que tous font silence, Didon s'écrie :

— Ô Jupiter, dieu garant de l'hospitalité, fais que ce jour soit également heureux pour les Carthaginois et pour les guerriers venus de Troie. Puissent Bacchus et Junon, notre déesse, être propices !

Elle dit, répand en libations les prémices de sa coupe, en effleure des lèvres le contenu. Les autres convives suivent son exemple mais en vidant jusqu'au fond les cratères de leur sombre contenu. Pendant ce temps, l'aède répète sur sa lyre d'or les chants qu'il a appris du grand Atlas. Il dit le cours vagabond des astres, l'origine des hommes, la pluie et les feux de l'éther... Et quand il achève son chant, tous, tant Troyens que Carthaginois, l'applaudissent avec enthousiasme !

Cependant l'infortunée Didon tente de prolonger la soirée au moyen de diverses conversations en même temps qu'elle boit longuement son amour. Elle presse Énée de toutes sortes de questions, l'interroge sur Priam et sur Hector, veut savoir le nom des chevaux de Diomède et quelle était la taille d'Achille.

Enfin, elle demande :

— Mais, plutôt, raconte-nous, depuis le tout début, les ruses des Grecs, le malheur de Troie et vos errances depuis que tu en es parti. Car la belle saison est revenue sept fois depuis que tu es sur les terres et sur les mers !

RÉSUMÉ DU CHAPITRE PRÉCÉDENT :

Désireux d'aller en Italie, Énée a quitté le rivage de la Sicile avec sa flotte. Son ennemie, Junon, l'a vu partir. Avec le concours d'Éole, elle a déclenché une terrible tempête. Neptune a calmé la mer déchaînée, si bien que le héros a pu rejoindre une côte inconnue, avec sept navires seulement. Parti en reconnaissance, il a découvert que le reste de sa flotte était indemne et qu'il se trouvait à Carthage, chez la belle Didon. Seulement Vénus, la mère d'Énée, pour se venger d'elle, qui se refusait à l'amour, et pour assurer la sécurité de son fils, a demandé à Cupidon de rendre la reine folle amoureuse de son visiteur. Au palais royal, le banquet se termine : Didon a prié le héros de raconter ses aventures depuis le début.



Chapitre 2

LIVRE II - Le récit d'Énée : ruine et pillage de Troie

Dans la salle du banquet, tous firent silence et regardèrent fixement Énée qui, depuis son lit surélevé, commença ainsi :

— Reine, tu me demandes de raviver une douleur terrible en racontant comment les Grecs ont renversé l'empire de ma chère Troie ! Au récit de ces événements affreux auxquels j'ai pris part, qui pourrait retenir ses larmes ? Déjà la nuit humide descend du ciel et le déclin des astres incite au sommeil. Mais si tu as le désir d'entendre le récit de nos malheurs, quoique mon cœur recule d'horreur devant ces souvenirs funestes, je vais les raconter.

Épuisés par dix ans de guerre et constamment tenus en échec, les chefs des Grecs, inspirés par l'habile Athéna, construisent un grand cheval en planches de sapin entrelacées. Ils le font aussi haut